

Visite littéraire de la Grande Guerre

Les médiateurs sélectionnent, au sein de ce corpus, les textes qui seront utilisés lors de la visite. Si vous souhaitez des informations complémentaires, vous êtes invités à contacter l'équipe de médiateurs.

Partir pour un été

Gabriel Chevalier est mobilisé en 1914 à 19 ans et est blessé l'année suivante avant de revenir au front en 1916. Il termine la guerre dans l'infanterie. Il commence à écrire en 1925. Certaines de ses œuvres connaissent un fort succès comme *Cloche-Merle*, classique de la littérature comique.

Les trains regorgeaient de voyageurs et les guichets des gares distribuaient des billets circulaires : deux mois de vacances en perspective pour les gens riches.

Coup sur coup, dans le ciel si pur, d'énormes éclairs zigzaguèrent : *Ultimatum... Ultimatum... Ultimatum...*

Mais la France dit, en regardant les nuages amoncelés vers l'Est : « C'est là-bas que se passera l'orage ».

Un coup de tonnerre dans le ciel léger d'Ile-de-France. La foudre tombe sur le Ministère des Affaires étrangères.

Priorité ! Le télégraphe fonctionne sans arrêt, pour raison d'État. Les bureaux de poste transmettent des dépêches chiffrées portant la mention « Urgent ».

Sur toutes les mairies, on pose l'affiche.

Les premiers cris : C'est affiché !

La rue se bouscule, se met à courir.

Les cafés se vident, les magasins se vident, les cinémas, les musées, les banques, les églises, les garçonnières, les commissariats se vident. Les maisons entières se vident.

Toute la France accourt. Toute la France est devant l'affiche et lit : *Liberté, Égalité, Fraternité_ Mobilisation générale.*

Toute la France, dressée sur la pointe des pieds pour voir l'affiche, serrée, fraternelle, ruisselante de sueur sous le soleil qui l'étourdit, répète : « La mobilisation », sans comprendre.

Une voix dans la foule, comme un pétard : C'EST LA GUERRE.

In Gabriel Chevalier, *La peur*, 1930.

Le samedi 1^{er} août 1914, témoignages issus de l'ouvrage ***famille à l'épreuve de la guerre.***

Tout le monde s'est arrêté comme pétrifié. On avait compris. Les femmes pleuraient, les hommes figés le long du trottoir regardaient le clocher sans rien dire. C'était le tocsin. Lorsque le tintement s'est arrêté, il y eut un long silence profond... »

Louis Maufrais, jeune breton, médecin.

« En attendant, le tocsin, beaucoup de personnes habitant les fermes ou travaillant aux champs croient qu'on signale un incendie »

A Salbet dans le Vaucluse, l'instituteur.

« On assistait à des adieux déchirants de jeunes époux, à des étreintes d'autant plus impressionnantes qu'on était peu habitués à ces démonstrations dans la vie normale. Les femmes circulaient en pleurant. »

Auguste Rama, jeune fermier ardéchois.

« Le tonnelier Louis Barthas embrasse une dernière fois sa femme et son fils de six ans dans la cour de la caserne de Narbonne, mais interdit à son épouse de le suivre jusqu'à la gare car il a peur de perdre tout son courage. Comme elle s'en va, trop émue pour articuler un mot, le fils qui semble subitement comprendre la gravité de la situation, s'écrie « Papa ! ». « Comme il me bouleversa dans tout mon être ce cri du sang, ce cri dans la nature ! Pauvre petit ! Te reverrai-je jamais, me demandai-je brisé. Mais il fallait réagir, on ne pouvait pas traverser la ville les yeux pleins de larmes comme des femmelettes. On fit donc tous assez bonne contenance. »

Couloir d'accélération et Marne 14

Ernst Jünger a 19 ans lorsque la guerre éclate en 1914. Il compose ce livre à partir du journal qu'il tient pendant le conflit auquel il participe en tant que simple soldat puis comme officier des Sturmtruppen (ancêtre des commandos). On retrouve dans cet extrait l'un des thèmes développés par Jünger dans son œuvre : le soldat épris d'absolu, se jetant la tête la première dans le feu de l'action. Autre thème cher à Jünger : la fascination que l'expérience du feu a exercé sur lui.

Nous avons quitté les salles de cours, les bancs de l'école, les établis, et les brèves semaines d'instruction nous avaient fondus en un grand corps brûlant d'enthousiasme. Elevés dans une ère de sécurité, nous avons tous la nostalgie de l'inhabituel, des grands périls. La guerre nous avait donc saisis comme une ivresse. C'est sous une pluie de fleurs que nous étions partis, grisés de roses et de sang. Nul doute que la guerre ne nous offrît la grandeur, la force, la gravité. Elle nous apparaissait comme l'action virile : de joyeux combats de tirailleurs, dans des prés où le sang tombait en rosée sur les fleurs. Pas de plus belle mort au monde... (1). Ah ! Surtout, ne pas rester chez soi, être admis à cette communion !

In Ernst Jünger, Orages d'acier, 1920.

Pierre Drieu La Rochelle (1893- 1945) prend part aux combats de Charleroi et de Verdun et fut blessé à plusieurs reprises. Un temps proche du mouvement dada et surréaliste, il s'engage lors de la Seconde Guerre mondiale dans la collaboration avec l'Allemagne nazie. Il se suicide en 1945. Son livre, La comédie de Charleroi, se compose de six nouvelles, fondées sur son expérience lors de la Grande Guerre.

Qu'est-ce que j'avais senti, quand on avait déclaré la guerre ? La libération de la caserne, la fin des vieilles lois, l'apparition des possibilités pour moi, pour la vie, pour de nouvelles lois, toutes jeunes, délurées surprenantes. C'était si beau que ça m'avait paru improbable. [...] J'imaginai que toute cette mobilisation européenne n'était qu'un bluff et qu'épouvanté de l'énorme appareil qu'on mettait en mouvement, on s'arrêterait après un simulacre de grandes manœuvres européennes, avant d'en venir aux coups. Et si l'on en venait aux coups, je pensais encore que les grandes masses échapperaient au commandement, tourbillonneraient sur elles-mêmes et se dissiperaient, faute de munitions et de provisions. Et qu'enfin les

gouvernements, faute d'argent, tireraient bientôt la langue. J'avais parié là-dessus et promis de payer à mes camarades trois bouteilles de champagne si seulement le régiment quittait ses casernes.

Bientôt, j'avais dû me rendre à l'évidence : on se battait. Aux premières nouvelles de combats en Russie et en Alsace, mon espoir avait rebondi.

In Pierre Drieu La Rochelle, *La comédie de Charleroi*, 1934

Henri Barbusse est journaliste et collabore avec le Petit Parisien. Lorsque la guerre éclate, bien que socialiste antimilitariste comme il aime à se définir, il s'engage dans ce qu'il perçoit comme une guerre sociale contre le capitalisme et le militarisme. Il combat jusqu'en 1917 avant d'être réformé. Il décide alors de témoigner de son expérience et écrit un roman qui paraît en feuilleton dans le journal. L'Œuvre.

Le sac, c'est la malle et même c'est l'armoire. Et le vieux soldat connaît l'art de l'agrandir quasi miraculeusement par le placement judicieux de ses objets et provisions de ménage. En plus du bagage réglementaire et obligatoire – les deux boîtes de singe, les douze biscuits les deux tablettes de café et les deux parquets de potage condensé, le sachet de sucre, le linge, d'ordonnance et les brodequins de rechange – nous trouvons bien moyen de mettre quelques boîtes de conserves, du tabac, du chocolat, des bougies, et des espadrilles, voire du savon, une lampe à alcool, et de l'alcool solidifié et des lainages. Avec la couverture, le couvre-pied, la toile de tente, l'outil portatif, la gamelle et l'ustensile de campement, il grossit, il grandit et s'élargit, et devient monumental et écrasant. Et mon voisin dit vrai : chaque fois qu'il arrive à son poste après des kilomètres de boyaux, le poilu se jure bien, que, la prochaine fois, il se débarrassera d'un tas de choses et se délivrera un peu les épaules du joug du sac.

In Henri Barbusse, *Le feu : journal d'une escouade*, 1916, réédité en 1994

Salle A

*Pierre Drieu La Rochelle (1893-1945) prend part aux combats de Charleroi et de Verdun et fut blessé à plusieurs reprises. Un temps proche du mouvement dada et surréaliste, il s'engage lors de la Seconde Guerre mondiale dans la collaboration avec l'Allemagne nazie. Il se suicide en 1945. Son livre, *La comédie de Charleroi*, se compose de six nouvelles, fondées sur son expérience lors de la Grande Guerre.*

Alors nous nous serions vus, rencontrés, connus, heurtés. Mais ils restaient planqués derrière leurs flingues, leurs tapantes.

Nous ne nous sommes pas rencontrés. On ne se rencontre jamais. Ou pas souvent. En tout cas, on ne s'est pas rencontré dans cette guerre.

Et c'est là, c'est à ce moment-là, qu'a été la faillite de la guerre, de la Guerre dans cette guerre. Les hommes ne se sont pas levés au milieu de la guerre- du moins tous ensemble. Ils n'ont pas surmonté, dépassé, ou plutôt poussé à fond. Ils n'ont pas jeté leurs armes – ces armes, cette ferraille savante, perverse.

Ils ne se sont pas rencontrés, ils ne se sont pas heurtés, enlacés, étreints.

Les hommes n'ont pas été humains, ils n'ont pas voulu être humains. Ils ont supporté d'être inhumains. Ils n'ont pas voulu dépasser cette guerre, rejoindre la guerre éternelle, la guerre humaine. Ils ont raté comme une révolution.

Ils ont été vaincus par cette guerre. Et cette guerre est mauvaise, qui a vaincu les hommes. Cette guerre moderne, cette guerre de fer et non de muscles. Cette guerre de science et non

d'art. Cette guerre d'industrie et de commerce. /.../ Cette guerre de fer et de gaz. Cette guerre faite par tout le monde, sauf par ceux qui la faisaient. Cette guerre de civilisation avancée.

In Pierre Drieu La Rochelle, *La comédie de Charleroi*, 1934

Sur le camouflage

Louis-Marie-Julien Viaud, alias Pierre Loti, est officier de marine. Il rédige de nombreux articles sur les missions qu'il réalise à travers le monde (Chine, Japon, Empire Ottoman...). Admis à la retraite en 1910, il est rappelé en 1914 et est chargé en 1915 d'entreprendre des négociations secrètes entre la France et la Turquie. En 1917, il effectue une mission au grand quartier général italien qui donne lieu à une série d'articles publiés dans l'illustration.

Le village, bien entendu, était « camouflé », c'est-à-dire à demi voilé du côté dangereux par des palissades en branchettes mortes et surtout par des tendeleets en grossières mousselines, tellement qu'on l'eût dit pris sous de gigantesques toiles d'araignées. Les Boches, qui emploient les mêmes camouflages, connaissaient aussi bien que nous le plan des humbles petites rues d'ici et savaient parfaitement que, sous ces toiles légères, devaient parfois circuler des soldats, mais au moins ils ne les voyaient point, et cela les empêchaient de tirer, aux moments opportuns, sur leurs rassemblements ou leurs patrouilles en marche.

In Pierre Loti, *Soldats bleus : journal intime 1914-1918*, 1998

Salle A, B ou D

Sur la Permission et le fossé entre les civils et les soldats

Ecrivain allemand né à Osnabrück en 1898, Erich Maria Kramer dit Erich Maria Remarque, s'est exilé en Amérique lors de l'avènement de Hitler et obtint sa naturalisation en 1947. Il est décédé en 1970.

« Mais je ne peux pas m'entendre avec les gens. La seule personne qui ne m'interroge pas est ma mère. Mais mon père lui-même est comme les autres. Il voudrait que je lui parle un peu de ce qui se passe au front. Il a des désirs que je trouve à la fois bêtes et touchants ;[...] Ce qu'il voudrait, ce serait m'entendre raconter, toujours. Je m'aperçois qu'il ne sait pas que des choses semblables ne peuvent pas se raconter [...]. Où en serions-nous si nous prenions nettement conscience de ce qui se passe là-bas ? Aussi, je me borne à lui conter quelques histoires amusantes, mais le voilà qui me demande si j'ai pris part à un combat corps à corps. Je dis que non et je me lève pour sortir. »

« Je m'étais imaginé la permission d'une manière différente. Il y a un an, effectivement, elle avait été tout autre. C'est sans doute moi qui ai changé depuis. Entre aujourd'hui et l'année dernière, il y a un abîme. Alors je ne connaissais pas la guerre. [...] Aujourd'hui, je remarque que, sans le savoir, je suis déprimé. Je ne me trouve plus ici à mon aise. C'est pour moi un monde étranger. Les uns vous questionnent, les autres ne vous questionnent pas et on voit qu'ils sont fiers de cette attitude ; souvent, ils disent eux-mêmes, du ton de quelqu'un qui comprend les choses, qu'il n'est pas possible de parler de cela [...] »

« Quand je les vois ainsi dans leurs chambres, dans leurs bureaux, à leurs affaires, cela m'attire irrésistiblement ; je voudrais être comme eux et être avec eux et oublier la guerre [...] Comment tout cela peut-il être ainsi, pendant que là-bas les éclats d'obus sifflent au-

dessus des entonnoirs et que les fusées montent dans le ciel ? Pendant que les blessés sont tirés sur les toiles de tente et que les camarades s'abritent dans les tranchées ? Ici, ce sont d'autres créatures ; des créatures que je ne comprends pas très bien, qu'à la fois j'envie et je méprise. »

A l'Ouest rien de nouveau, Erich Maria Remarque

Salle B

Gaston, lettre à sa mère du 14 juin 1916.

Ma chère mère,

Je suis bien rentré de permission et j'ai retrouvé mon bataillon sans trop de difficultés. Je vais probablement t'étonner en te disant que c'est presque sans regret que j'ai quitté Paris, mais c'est la vérité. Que veux-tu, j'ai constaté, comme tous mes camarades du reste, que ces deux ans de guerre avaient amené petit à petit, chez la population civile, l'égoïsme et l'indifférence et que nous autres combattants nous étions presque oubliés, aussi quoi de plus naturel que nous-mêmes, nous prenions aussi l'habitude de l'éloignement et que nous retournions au front tranquillement comme si nous ne l'avions jamais quitté ?

J'avais rêvé avant mon départ en permission que si jours seraient pour moi si jours trop courts de bonheur, et que partout je serais reçu les bras ouverts ; je pensais, avec juste raison je crois, que l'on serait aussi heureux de me revoir, que moi-même je l'étais à l'avance à l'idée de passer quelques journées au milieu de tous ceux auxquels je n'avais jamais cessé de penser. Je me suis trompé ; quelques-uns se sont montrés franchement indifférents, d'autres sous le couvert d'un accueil que l'on essayait de faire croire chaleureux, m'ont presque laissé comprendre qu'ils étaient étonnés que je ne sois pas encore tué. Aussi tu comprendras, ma chère mère, que c'est avec beaucoup de rancœur que j'ai quitté Paris et vous tous que je ne reverrai peut-être jamais. Il est bien entendu que ce que je te dis sur cette lettre, je le confie à toi seule, puisque, naturellement, tu n'es pas en cause bien au contraire, j'ai été très heureux de te revoir et que j'ai emporté un excellent souvenir des quelques heures que nous avons passées ensemble.

Je vais donc essayer d'oublier comme on m'a oublié, ce sera certainement plus difficile, et pourtant j'avais fait un bien joli rêve depuis deux ans. Quelle déception ! Maintenant je vais me sentir bien seul. Puissent les hasards de la guerre ne pas me faire infirme pour toujours, plutôt la mort, c'est maintenant mon seul espoir.

Adieu, je t'embrasse un million de fois de tout cœur.

Gaston, Paroles de Poilus, lettres et carnets du front 1914-1918, 1998

Salle E

Les corvées

Henri Barbusse est journaliste et collabore avec le Petit Parisien. Lorsque la guerre éclate, bien que socialiste antimilitariste comme il aime à se définir, il s'engage dans ce qu'il perçoit comme une guerre sociale contre le capitalisme et le militarisme. Il combat jusqu'en 1917 avant d'être réformé. Il décide alors de témoigner de son expérience et écrit un roman qui paraît en feuilleton dans le journal L'Œuvre.

Trois hommes de corvée, essoufflés, la face larmoyante de sueur, déposent par terre des bouteillons, un bidon à pétrole, deux seaux de toile et une brochette de boules traversées par

un bâton. Adossés au mur de la tranchée, ils s'essuient la figure avec leurs mouchoirs ou leurs manches.

//

Ah ! les potes, hein, la barbaque qu'on nous a balancée hier, tu parles d'une pierre à couteaux ! Du bifteck de bœuf, ça ? Du bifteck de bicyclette, oui, plutôt. J'ai dit aux gars : « Attention, vous autres ! N'mâchez pas trop vite : vous vous casseriez les dominos ; des fois que l'bouif aurait oublié de r'tirer tous les clous !

In Henri Barbusse, *Le feu : journal d'une escouade*, 1916, réédité en 1994

L'ennui et les lettres

Réformé pour des raisons de santé, Rolland Lecavalé, alias Dorgelès, s'engage pourtant à l'été 1914. Bien qu'au front, il écrit lettres, carnets et articles pour la presse de l'arrière et les journaux de tranchées. Collaborateur du Canard enchaîné en 1917, il est démobilisé en 1919, le jour de la parution de son roman.

Les uns lisent, les autres dorment dans leur terrier, le petit belin coud les boutons de sa capote avec du fil téléphonique. Hamel chique.

//

Néanmoins, dès que j'avais un instant de loisir, je prenais mon calepin pour noter mes observations. J'écrivais en ligne, j'écrivais au repos, j'écrivais partout ; mon crayon me quittait encore moins que mon fusil.

//

Aux lettres ! Aux lettres !... [...] c'était la meilleure ration qu'on allait partager : ce qu'on touche de bonheur pour vingt-quatre heures. [...] Maintenant qu'il avait sa lettre dans sa poche il n'était plus pressé de la lire, il ne voulait pas dépenser toute sa joie d'un seul coup. Il la goûterait à petits mots, lentement, couché dans son trou, et s'endormirait avec leur douceur dans l'esprit.

In Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, 1919, réédité en 1975

Espace tranchée

En 1914, Blaise Cendrars, né en Suisse, a 26 ans. Engagé comme volontaire étranger en août, il rejoint la Légion étrangère. Amputé de son bras droit lors de l'offensive de Champagne en 1915, il écrira par la suite de la main gauche. La Main coupée date de 1946. L'écrivain rend hommage à ses compagnons de combat.

L'on restait quatre jours en ligne et l'on redescendait pour quatre jours à l'arrière, et l'on remontait à l'avant pour quatre jours et ainsi de suite jusqu'à la fin, s'il devait jamais y avoir de fin à cette triste histoire. Les poilus étaient découragés. Ce va-et-vient était bien la plus grande saloperie de cette guerre, et la plus démoralisatrice, et il ne manquait qu'une sirène à l'entrée des boyaux – une sirène et une horloge et un système de contrôle à poinçon qui leur aurait délivré une fiche et un petit portillon de fer à fermeture automatique – pour rappeler aux pauvres bougres leur boulot à l'usine, sans rien dire des blessés qui croyaient en être quittes, et qui remontaient, et qui remettaient ça, à l'usine de la mort, une fois, deux fois trois fois, quatre jours en première ligne, quatre jours dans les cantonnements de l'arrière.

In Blaise Cendrars, *La main coupée*, 1946

Parallèlement à sa carrière de médecin, Elie Faure enseigne l'histoire de l'art à l'Université populaire parisienne « La Fraternelle ». En 1914, âgé de 41 ans, il est mobilisé en tant que médecin et se rend sur le Front, à l'est de la France. Affecté dans la Somme en 1916, il prend part à la bataille et entreprend la rédaction de son ouvrage consacré à la Grande Guerre dans lequel il témoigne de son expérience sur le Front.

Encore, encore des corps d'hommes, partout. Quelques tombes. Puis des corps de chevaux, grotesques, boursoufflés comme des jouets, et l'immense déchet des armées combattantes, des sacs, des casques, des képis, des éclats d'obus peints en bleu turquoise, des douilles de cuivre, des paquets crevés d'où coulent des cartouches, des bicyclettes disloquées, des caissons ouverts, des fusils cassés ou tordus, des pauvres godillots pleins d'eau bourbeuse, des morceaux de « boule » à demi noyés dans la boue, d'énormes quartiers de bœuf à peu près décomposés, parfois une flaque sanglante que la pluie mêle à la terre peu à peu.

In Elie Faure, *La sainte face*, 1917, réédition 2013

Parallèlement à sa carrière de médecin, Elie Faure enseigne l'histoire de l'art à l'Université populaire parisienne « La Fraternelle ». En 1914, âgé de 41 ans, il est mobilisé en tant que médecin et se rend sur le Front, à l'est de la France. Affecté dans la Somme en 1916, il prend part à la bataille et entreprend la rédaction de son ouvrage consacré à la Grande Guerre dans lequel il témoigne de son expérience sur le Front.

Le sol est crevé d'entonnoirs gigantesques qui se touchent ou communiquent, engloutissant les réseaux rompus des fils de fer barbelés qui flottent au hasard, comme des broussailles brûlée. Pas un arbre n'a ses feuilles, ni son écorce. Le bois, avec les bras déchiquetés des branches qui s'écartent, est un hérissément de troncs calcinés et nus. [...]. Nous sommes presque seuls, on ne voit pas les cadavres, au fond des trous. Il me semble être transporté dans une planète inconnue, crevassée de fissures et de cratères, couverte de laves encore chaudes, de cendres rousses, et où rien ne vit.

In Elie Faure, *La sainte face*, 1917, réédition 2013

Ecrivain allemand né à Osnabrück en 1898, Erich Maria Kramer dit Erich Maria Remarque, s'est exilé en Amérique lors de l'avènement de Hitler et obtint sa naturalisation en 1947. Il est décédé en 1970.

« La tempête fait rage sur nous. La grêle des éclats d'obus arrache en cette confusion grise et jaune les cris d'enfant de ceux qui sont atteints, et pendant les nuits la vie déchirée gémit en aboutissant péniblement au silence suprême. Nos mains sont de la terre; nos corps, de l'argile ; nos yeux, des mares de pluie. Nous ne savons pas si nous somme encore vivants. »

« Les journées sont brûlantes et les morts sont étendus là en rangs serrés. Nous ne pouvons pas aller les chercher tous ; nous ne savons pas ce que nous pourrions en faire. Ce sont les obus qui les enterrent. Parfois leur ventre se gonfle comme un ballon. Ils sifflent, rotent et bougent. Ce sont les gaz qui s'agitent en eux. »

A l'Ouest rien de nouveau, Erich Maria Remarque.

J.M.G Le Clézio, Le chercheur d'or, 1985

Alexis le narrateur vit heureux sur la côte ouest de l'île Maurice, colonie britannique. Il répond en 1915 à l'appel de Lord Kitchener et se retrouve plongé dans l'enfer de la guerre à Ypres puis dans la Somme.

Hygiène

L'eau manque, malgré la pluie. Nous sommes dévorés par les poux, les puces. Nous sommes recouverts d'une croûte de boue, mêlée de crasse, de sang. Je pense aux premiers jours, quand nous montrions avec fierté nos uniformes beige clair de volontaires d'outre-mer, nos chapeaux de feutres, dans les rues de Londres au milieu des fantassins vêtus de rouge, des escadrons de grenadiers, des lanciers de la 27^e et de la 28^e divisions de l'armée d'Indes, vêtus de leurs tuniques et coiffés de leurs hauts turbans blancs (...). Les hommes dans leurs capotes kaki, enveloppés d'embruns, ces volontaires venus des quatre coins du monde, pleins d'espoirs, guettant à l'horizon la ligne sombre des côtes françaises. Tout cela est si loin maintenant, nous ne sommes plus sûrs de l'avoir vécu. La fatigue, la faim, la fièvre ont troublé notre mémoire, ont usé la marque de nos souvenirs. Pourquoi sommes-nous ici, aujourd'hui? Enterrés dans ces tranchées, le visage noirci de fumée, les habits en loques, raidis par la boue séchée, depuis des mois dans cette odeur de latrines et de mort.

Salle F

Jean Echenoz est un écrivain français. Son roman évoque la destinée de cinq hommes partis à la guerre et d'une femme qui attend le retour de deux d'entre eux. La scène se déroule après un tir d'artillerie sur une tranchée française.

/.../ Anthime a pu distinguer un instant, de la cervelle au bassin, tous les organes du chasseur-éclaireur coupés en deux comme sur une planche anatomique, avant de s'accroupir spontanément en perte d'équilibre pour essayer de se protéger, assourdi par l'énorme fracas, aveuglé par des torrents de pierre, de terre, les nuées de poussière et de fumée, tout en vomissant de peur et de répulsion sur ses mollets et autour d'eux ses chaussures enfoncées jusqu'aux chevilles dans la boue.

Tout a ensuite paru sur le point de s'achever : l'opacité se défaisant peu à peu dans la tranchée, une sorte de calme y revenait même si d'autres détonations énormes, solennelles, sonnaient encore tout autour d'elle mais à distance, comme en écho. Les épargnés se sont relevés plus ou moins constellés de fragments de chair militaire, lambeaux terreux que déjà leur arrachaient et se disputaient les rats, parmi les débris des corps ça et là- une tête sans mâchoire inférieure, une main revêtue de son alliance, un pied seul dans sa botte, un œil.

In Jean Echenoz, 14, 2012.

Ecrivain allemand né à Osnabrück en 1898, Erich Maria Kramer dit Erich Maria Remarque, s'est exilé en Amérique lors de l'avènement de Hitler et obtint sa naturalisation en 1947. Il est décédé en 1970.

« Les attaques alternent avec les contres attaques et, parmi les entonnoirs, les morts s'accumulent entre les lignes. Le plus souvent nous pouvons aller chercher les blessés qui ne sont pas trop loin de nous, mais plusieurs, malgré tout restent là étendus longtemps et nous les entendons mourir. Il y en a un que nous cherchons vainement depuis 2 jours. Il est sans doute couché sur le ventre et il ne peut pas se retourner. C'est la seule explication qu'il

y ait de notre impossibilité de découvrir où il est, car, lorsque l'on appelle avec la bouche tout près du sol, il est extrêmement difficile de savoir d'où vient l'appel.

Il aura sans doute reçu un mauvais coup, une de ces blessures malignes, qui ne sont pas assez fortes pour accabler rapidement le corps et vous faire trépasser à demi-étourdi et qui, d'autre part, le sont trop pour qu'on puisse supporter la douleur avec l'espoir de guérir. Kat pense qu'il a une fracture du bassin ou bien un coup dans la colonne vertébrale. Il ne doit pas avoir de blessure à la poitrine ; autrement il ne posséderait pas tant de souffle pour crier. Si sa blessure était autre, on le verrait forcément se remuer.

Peu à peu la voix devient rauque. Le son en est si malheureusement disposé qu'on dirait que cela peut venir de tous les coins de l'horizon. La première nuit, trois camarades sont sortis pour le chercher ; mais alors qu'ils croient avoir trouvé la direction et que déjà ils rampent dans ce sens, dès qu'ils prêtent l'oreille, la voix de nouveau vient d'ailleurs.

Jusqu'à l'aube, ils cherchent en vain. Pendant le jour, on fouille le terrain avec des jumelles ; on ne découvre rien. La seconde journée, la voix de l'homme est plus faible ; on se rend compte que ses lèvres et sa bouche sont devenues sèches. [...] Ce soir, la voix s'éteint et n'est qu'un gémissement. Mais il soupire encore tout doucement toute la nuit.»

A l'Ouest rien de nouveau, Erich Maria Remarque.

Laurent Gaudé, *Cris*, 2012

Plusieurs personnages sont présents dans les tranchées, Marius, Ripoll, le médecin, M'Bossolo et d'autres. Ceux-ci passent leurs journées dans l'angoisse de la guerre, leur quotidien se résume à la vie des tranchées. Les six compagnons partagent la compliquée fraternité de la guerre 1914. A quelques kilomètres plus loin, un soldat est gazé, il souffre le martyr, un peu plus loin retentit le cri d'un soldat fou que les hommes croyaient déjà mort entre les deux lignes du front: l'homme cochon.

Comme des pensées jetées les unes après les autres, chacun prend la parole tour à tour.

Blessure

Les cris que poussent les hommes qui se débattent sur mes tables, je ne sais pas les nommer. De même que je ne saurais pas dire quelle souffrance atteint un homme qui se réveille en pleine nuit en se tordant de douleur parce qu'il souffre de la jambe qu'on lui a amputée la veille. Ces choses-là n'ont pas de nom. Je ne sais pas ce qui peut produire les cris dont tu me parles et que j'ai moi-même entendus, animal ou homme. Je ne sais pas si ce sont des lamentations ou les fous rires d'une bête sauvage. On dit que c'est un soldat, aliéné lors d'une attaque, qui n'a jamais retrouvé ses lignes et qui erre en nous insultant, nous qui n'avons jamais rien fait pour essayer de le retrouver. Personne ne peut dire si c'est un Allemand ou un Français. Personne ne peut dire de quoi il vit et où il se terre. Certains affirment que c'est le fantôme écorché du champ de bataille. Qu'il vient nous hurler à nos oreilles, la nuit pour nous rappeler nos meurtres du jour. Je ne sais pas, Marius.

J.M.G Le Clézio, *Le chercheur d'or*, 1985

Alexis le narrateur vit heureux sur la côte ouest de l'île Maurice, colonie britannique. Il répond en 1915 à l'appel de Lord Kitchener et se retrouve plongé dans l'enfer de la guerre à Ypres puis dans la Somme.

Traumatisme

Le soir, Barneoud, qui est de Trois Rivières, parle de femmes. Il décrit leur corps, leur visage, leurs cheveux. Il dit tout cela d'une drôle de voix, enrouée et triste, comme si ces

femmes qu'il décrivaient étaient toutes mortes. On a ri au début, parce que c'était incongru, toutes ces femmes nues au milieu de la guerre, avec nous. La guerre ça n'est pas une histoire de femmes, c'est même le contraire, c'est la plus stérile des réunions d'hommes. Puis, tous ces corps de femmes dans cette boue, dans l'odeur de l'urine et de la pourriture, avec ce cercle de feu qui brûlait jour et nuit autour de nous, cela nous a fait frissonner, nous a remplis d'horreur. Nous lui disions, alors, en anglais, en français : Assez, shut up, tais-toi ! Cesse de parler de femmes, tais-toi ! Un soir, comme il continuait son délire, un grand diable d'Anglais l'a frappé à coups de poing, sauvagement et l'aurait tué si l'officier, le second lieutenant, n'était arrivé, revolver d'ordonnance au poing. Le lendemain, Barneoud avait disparu.

La mort

Combien sont morts ? Combien peuvent combattre encore ? Après ce que nous avons vu, ce nuage mortel qui avançait lentement vers nous, jaune et mordoré comme un crépuscule, nous restons accrochés à nos trous, nous guettons le ciel jour et nuit sans nous lasser. Nous nous comptons machinalement, peut-être dans l'espoir de faire apparaître de nouveau ceux dont les noms sont disponibles, ne désignent plus personne : « Simon, Lenfant, Garadec, Schaffer... Et Adrien, le petit rouquin, Gordon, il s'appelait comme ça, Gordon... Et Pommer, Antoine, dont j'ai oublié le nom de famille, qui venait de Joliette, et Léon Berre, et Raymond Dubois, Santeuil, Reinert... » Mais est-ce bien des noms ? Est-ce qu'ils ont vraiment existé ? Nous pensions à la mort autrement, quand nous sommes venus la première fois, de si loin : la mort glorieuse, au grand jour, l'étoile de sang sur la poitrine. Mais la mort est trompeuse et insidieuse, elle frappe en cachette, elle enlève les hommes pendant la nuit, dans leur sommeil, à l'insu des autres. Elle noie dans les fondrières, dans les mares de boue au fond des ravins, elle étouffe sous la terre, elle glace le corps de ceux qui sont couchés dans les lazarets, sous la toile trouée des tentes, ceux dont le visage est livide et le thorax émacié, rongés par la dysenterie, par la pneumonie, par le typhus. Ceux qui meurent sont effacés, et un jour nous nous apercevons de leur absence. Où sont-ils ? Peut-être qu'ils ont eu la chance d'être renvoyés à l'arrière, peut-être qu'ils ont perdu un œil, une jambe, qu'ils n'iront plus jamais à la guerre. Mais quelque chose nous avertit, quelque chose dans l'absence, dans le silence qui entoure leurs noms : ils sont morts.

Espace mort

Réformé pour des raisons de santé, Roland Lecavalé, alias Dorgelès, s'engage pourtant à l'été 1914. Bien qu'au front, il écrit lettres, carnets et articles pour la presse de l'arrière et les journaux de tranchées. Collaborateur du Canard enchaîné en 1917, il est démobilisé en 1919, le jour de la parution de son roman.

Et tu le diras à tout le monde, que c'est une salope, qu'elle faisait la vie pendant que j'étais au front... Je la maudis, t'entends, et je voudrais qu'elle crève comme moi avec son type... [...] – Non... Pour la petite fille... vaut mieux ne pas lui dire tout ça... tu lui diras qu'il faut être sérieuse hein, pour la petite... qu'il faut lui donner du bonheur et pas le mauvais exemple. Tu lui diras qu'il faut se sacrifier à la gosse. Tu lui diras que je lui ai demandé avant de mourir, et que c'est dur de mourir comme ça...

//

Au ras du sol, Gilbert entendit la voix, l'imperceptible voix du blessé inconnu qui suppliait encore. - ... Me chercher... J'ai une maman, les copains, j'ai une maman.

In Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, 1919, réédité en 1975

Ecrivain allemand né à Osnabrück en 1898, Erich Maria Kramer dit Erich Maria Remarque, s'est exilé en Amérique lors de l'avènement de Hitler et obtint sa naturalisation en 1947. Il est décédé en 1970.

« Je suis très triste. Il est impossible que Kat, mon ami Kat, aux épaules tombantes et à la moustache mince, Kat que je connais mieux que n'importe quel autre être humain, Kat avec qui j'ai partagé ces années-là, il est impossible que je ne revoie plus Kat. [...] Je bondis fiévreusement pour l'aider ; je le prends sur mon dos et je me mets à courir, une course modérée, au ralenti, pour que sa jambe ne soit pas trop secouée [...], j'atteins enfin le poste de secours. Là mes genoux fléchissent, mais j'ai encore assez de force pour tomber du côté où Kat à la jambe intacte. Au bout de quelques minutes, je me relève lentement ; [...] Ce faisant, mes lèvres frémissent. Mais je souris : Kat est en lieu sûr. »

« « Tu aurais pu t'épargner cette peine », dit un infirmier.

Je le regarde sans comprendre. Il montre Kat et ajoute :

« Tu vois bien qu'il est mort. »

Je ne saisis pas ses paroles.

« Il a reçu un coup de feu dans la jambe », dis-je.

L'infirmier, sans bouger :

« Et aussi autre chose... »

Je me retourne. Mes yeux sont toujours troubles [...] je regarde Kat ; il est étendu, immobile.

« Évanoui », dis-je rapidement.

L'infirmier sifflote doucement :

« Je m'y connais pourtant mieux que toi ! Il est mort ; je parie tout ce que tu voudras.

Impossible, il y a dix minutes j'ai encore parlé avec lui ; il est évanoui. » [...]

L'infirmier sifflote de nouveau entre ses dents : « Vois-tu ?... »

Kat, sans que je m'en sois aperçu, a attrapé en chemin un éclat d'obus dans la tête ; ce n'est qu'un petit trou, ç'a dû être un minuscule éclat, un éclat égaré, mais ça a suffi. Kat est mort.

Je me relève lentement. [...] Tout est comme d'habitude : sauf que le réserviste Stanislas Katzinsky est mort. Ensuite, je ne sais plus rien. »

A l'Ouest rien de nouveau, Erich Maria Remarque.

Salle H

Louis-Marie-Julien Viaud, alias Pierre Loti, est officier de marine. Il rédige de nombreux articles sur les missions qu'il réalise à travers le monde (Chine, Japon, Empire Ottoman...). Admis à la retraite en 1910, il est rappelé en 1914 et est chargé en 1915 d'entreprendre des négociations secrètes entre la France et la Turquie. En 1917, il effectue un mission au grand quartier général italien qui donne lieu à une série d'articles publiés dans l'illustration.

C'est cette tourmente géologique qui a reçu le nom de Dolomites – et c'est là-dedans que les Italiens ont été obligés de partir à la guerre ; il a fallu grimper par-là, attaquer là-dedans, s'y battre et s'y débattre ; on a peine à y croire.

Çà et là on voit passer en l'air des espèces de tout petits chariots qui courent sur de minces câbles d'acier ; ils traversent d'effroyables abîmes, pour aller comme à vol d'oiseau d'une cime à une autre et on dirait de loin des perles noires enfilées qui glisseraient sur leur fil. Ce sont les « téléfériques » - un mot qui n'a pas de correspondant en français. [...]

Devant nous se dressent deux autres amas de Dolomites qui encomrent le ciel ; ils montent verticalement depuis les abîmes d'en dessous et sont couronnés de clochetons fantasques ; ce sont ceux qui ressemblent le plus à des pagodes hindoues, mais des pagodes qui dépasseraient de plus de cent fois les habituelles proportions des monuments humains. [...]

In Pierre Loti, *Soldats bleus : journal intime 1914-1918*, 1998

Salle J

William March est né en Alabama. Il s'engage en 1917 dans l'US Marine Corps et combat en France pendant la Première Guerre mondiale d'où il reviendra décoré, notamment de la Croix rouge de guerre. Hanté par ce conflit, il mettra dix ans à écrire Compagnie k, son premier roman.

C'était bon de retrouver la terre ferme après quatorze jours entassés les uns sur les autres sur un navire de transport. Nos brodequins cloutés claquaient sur le pavé de la grand-rue de la ville qu'on descendait au pas sans cadence, en direction de la caserne, plus loin en haut de la colline. Il faisait froid, mais le soleil brillait et on avait tous la joie au cœur et l'humeur à la rigolade. On se marrait, on se poussait /.../. Mais les Français sont restés là à nous regarder, bouche bée, l'air étonné. Ils n'étaient pas du tout comme les badauds américains : on a essayé de leur faire des tours et des farces, mais ils ne voulaient rien répondre. Ils ont simplement continué à nous regarder comme si on était des dingues, et puis ils ont tourné la tête.

- Qu'est-ce qu'ils ont, ces gens ? a demandé Tom Stahl. Leur entrain, il est où ? Et leur bonne humeur, elle est où ?

- Tout le monde est en noir, j'ai fait. On dirait qu'ils reviennent d'un enterrement.

Alors, une femme dans la foule qui se tenait sur le bord du trottoir m'a répondu avec un fort accent anglais :

- Les gens sont en deuil, elle a expliqué comme si elle s'adressait à un enfant. Nous sommes en guerre, vous savez.

- Ah ! je m'étais pas rendu compte, j'ai dit. Je suis désolé, je suis vraiment désolé.

In William March, *Compagnie k*, 1933.

Couloir de fin

Réformé pour des raisons de santé, Rolland Lecavalé, alias Dorgelès, s'engage pourtant à l'été 1914. Bien qu'au front, il écrit lettres, carnets et articles pour la presse de l'arrière et les journaux de tranchées. Collaborateur du Canard enchaîné en 1917, il est démobilisé en 1919, le jour de la parution de son roman.

C'est vrai qu'on oubliera. Oh ! je sais bien, c'est odieux, c'est cruel, mais pourquoi s'indigner : c'est humain. Oui, il y aura du bonheur, il y aura de la joie sans vous, car, tout pareil aux étangs transparents dont l'eau limpide dort sur le lit de bourbe, le cœur de l'homme filtre les souvenirs et ne garde que ceux des beaux jours. La douleur, les haines, les regrets éternels, tout cela est trop lourd, tout cela tombe au fond... On oubliera. Les voiles de deuil, comme des feuilles mortes, tomberont. L'image du soldat disparu s'efface lentement dans le cœur consolé de ceux qui aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois.

In Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, 1919, réédité en 1975

Les illusions de la victoire

J.M.G Le Clézio, *Le chercheur d'or*, 1985

Alexis le narrateur vit heureux sur la côte ouest de l'île Maurice, colonie britannique. Il répond en 1915 à l'appel de Lord Kitchener et se retrouve plonger dans l'enfer de la guerre à Ypres puis dans la Somme.

Le retour

Enfin la liberté : la mer. Pendant toutes ces années terribles, ces années mortes, c'est cela

que j'attendais : le moment où je serais sur le pont du paquebot, avec la foule des soldats démobilisés qui retourneraient vers l'Inde, vers l'Afrique. (...). Je m'enroule dans ma couverture militaire, le seul souvenir que je rapporte de l'armée avec ma veste kaki, et le sac de toile dans lequel sont mes papiers. Il y a si longtemps que je dors dehors, dans la boue, que le bois du pont, avec au-dessus de moi la voûte constellée, me semble le paradis. Avec les autres soldats, nous parlons, en créole, pidgin, nous chantons, nous racontons des histoires interminables. Déjà la guerre est une légende, transformée par l'imagination du conteur. Sur le pont, avec moi, il y a des Seychellois, des Mauriciens, des Sud-Africains. Mais pas un seul des Rodriguais qui avaient répondu à l'appel en même temps que moi, devant les bureaux du télégraphe. Je me souviens de la joie de Casimir lorsque son nom a été appelé. Se peut-il que je sois le seul survivant, échappé au massacre par la grâce des poux?